Rejouer la guerre aux États-Unis

La Guerre civile et l'enjeu du multiculturalisme

Dorothy Figueira

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lhomme/29227>

DOI : 10.4000/lhomme.29227

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 3 octobre 2008

Pagination : 123-134

ISBN : 978-2-7132-2186-6

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Dorothy Figueira, « Rejouer la guerre aux États-Unis », *L'Homme* [En ligne], 187-188 | 2008, mis en ligne le 01 janvier 2010, consulté le 24 avril 2022. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/29227> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lhomme.29227>

Cet article est disponible en ligne à l'adresse :

http://www.cairn.info/article.php?ID_REVUE=LHOM&ID_NUMPUBLIE=LHOM_187&ID_ARTICLE=LHOM_187_0123

Rejouer la guerre aux États-Unis. La Guerre civile et l'enjeu du multiculturalisme

par Dorothy FIGUEIRA

| Éditions de l'EHESS | *L'Homme*

2008/3-4 - n° 187-188

ISSN 0439-4216 | ISBN 9782713221866 | pages 123 à 134

Pour citer cet article :

—Figueira D., Rejouer la guerre aux États-Unis. La Guerre civile et l'enjeu du multiculturalisme, *L'Homme* 2008/ 3-4, n° 187-188, p. 123-134.

Distribution électronique Cairn pour les Éditions de l'EHESS.

© Éditions de l'EHESS. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Rejouer la guerre aux États-Unis

La Guerre civile et l'enjeu du multiculturalisme

Dorothy Figueira

POUR LES GENS DU SUD, la dernière guerre américaine fut la Guerre civile. Il n'existe, dans le Sud américain, que fort peu de monuments à la mémoire des Première et Seconde Guerres mondiales, pour ne rien dire de l'absence de toute mention des conflits de Corée et du Viêt-Nam. Ce mépris oublieux des conséquences des engagements américains dans ces guerres n'est pas dû au fait que le Sud n'aurait pas fourni la majorité des contingents d'engagés militaires américains blancs. Bien plutôt, nous sommes confrontés à l'hypertrophie de la Guerre civile, laquelle a éclipsé toutes les autres et qui représente toujours une blessure ouverte dans la psyché des habitants du Sud. Les « Sudistes » ont totalement fétichisé ce conflit ; on ne l'appelle même pas « Guerre civile », mais on emploie un certain nombre d'euphémismes : guerre de Sécession, guerre de l'agression du Nord, etc. Aujourd'hui encore, les Nordistes basés dans le Sud sont considérés comme « l'ennemi ». Les voitures sont ornées d'autocollants proclamant que « seul un Yankee mort est un bon Yankee » ! Le drapeau confédéré, symbole pour le Nord de la glorification d'une économie et d'une politique fondées sur l'esclavage des Noirs, est devenu le point focal du défi étatique, et est hissé avec arrogance sur le fronton des bâtiments publics et privés. Quand les gens du Sud évoquent ce qu'ils appellent leur « héritage », il s'agit souvent d'un code signifiant : « racisme ».

Dans le Sud, pendant les week-end, pères et fils se livrent à un curieux rituel appelé « la répétition de la Guerre civile ». Dès l'aube, vêtus d'authentiques uniformes de l'époque et munis d'armes réelles, ils convergent ensemble vers des sites historiques de batailles pour rejouer la guerre et corriger les erreurs stratégiques qui auraient été à l'origine de leur défaite.

Cette contribution, initialement présentée à Montpellier lors du colloque « Figures de la guerre. Pour quelle anthropologie ? », a été traduite de l'anglais par Brigitte Steinmann, organisatrice, dans le cadre du Centre d'études et de recherches comparatives en ethnologie de l'Université Paul-Valéry – Montpellier III.

Dans cet article, je voudrais m'appuyer sur l'exemple de cette guerre symbolique pour l'appliquer à un autre phénomène dont j'ai été témoin dans l'université américaine. J'étudierai comment la métaphore de la guerre alimente la gestuelle universitaire américaine ordinaire. En particulier, j'étudierai comment la geste institutionnalisée du « politiquement correct », en tant que diversité imposée et programme multiculturel, est au service du même but symbolique, au niveau universitaire, que la répétition de la Guerre civile, au niveau social. La guerre, dans ce contexte, n'est plus la Guerre civile, mais la guerre pour la déségrégation. Dans les deux cas, la guerre devient une métaphore pour les communautés qui entendent affirmer une identité politique en prise directe sur la réalité. Tout comme les Sudistes blancs réécrivent l'histoire en la jouant, de la même manière les universitaires sont-ils à la recherche d'une autocélébration identitaire : chacun devenant la victime d'une répression orchestrée dans l'imaginaire.

L'institutionnalisation du multiculturalisme

Il y a quelques années, après avoir entrepris des recherches dans le Nord-Est et le Middle-West américains, j'ai assuré la direction du Département de littérature comparée à l'Université de Géorgie. Mon département était doté de quinze postes et suivait un programme qui, en plus de l'enseignement en littérature comparée et en théorie de la littérature, proposait l'apprentissage des langues et littératures chinoise, japonaise, coréenne, zulu, yoruba, swahili, vietnamienne et hindi. La littérature comparée en Géorgie est un département qui possède un potentiel de « globalisation » beaucoup plus important que dans bien d'autres départements de littérature comparée. Quoi qu'il en soit, il s'est dessiné une curieuse situation qui a rendu inutile, pour la population étudiante de premier cycle, cet enseignement de la littérature mondiale.

En Géorgie, nous avons ce que l'un de mes collègues a appelé la rencontre de deux dimensions incommensurables, à savoir un mandat universitaire exigeant des cours sur la diversité culturelle. Ce mandat pouvait soit être lu dans un sens étroit, celui de la diversité locale ; soit dans un sens plus large, celui de la diversité globale. Il fut décidé que la « diversité culturelle » devait être comprise comme « multiculturalisme », et que le « multiculturalisme » devait être défini à l'échelon local. Le niveau des discussions n'était pas particulièrement recherché. Ceux qui étaient en faveur de l'internationalisation furent accusés d'eurocentrisme ou de coopérer à de basses œuvres tendanciellement xénophobes. Étant donné le passé raciste de l'État de Géorgie (l'université n'a admis des Noirs qu'en 1961, et, comme on sait, sous escorte de la Garde nationale !), un tel discours était efficace. Les conséquences pratiques d'un tel programme furent les suivantes.

Afin d'accomplir les objectifs multiculturels, la plupart des cours devaient proposer de la littérature « ethnique » américaine (afro-américaine, latino-américaine, américano-coréenne). Mais, tel que l'université le définissait, le multiculturalisme était un produit hybride et local, et il excluait *a priori* tout ce qui était proprement autre : soit la littérature comparée, japonaise, chinoise,

anglaise, française, etc. ; par ailleurs, seul le département de littérature anglaise incluait la littérature américaine. On justifiait cette focalisation par le fait qu'il ne fallait pas étudier le monde dans sa vraie diversité ; il importait de toujours accoler ce qui est « américain », avec ce qui était devenu « minoritaire », car on se sent toujours coupable d'être raciste dans le Sud. C'était, en somme, par un phénomène de « minoration » qu'on espérait atteindre l'universel et le global. Cette myopie n'était pas sans s'accompagner d'un certain mépris des autochtones ou des étudiants dits « minoritaires », qui ne sont pas censés étudier autre chose que leur supposé héritage culturel. Le résultat fut que les cours de littérature mondiale furent désertés et retirés des programmes, en faveur de cette littérature « hybride-domestique ». La littérature mondiale était estimée comme ayant moins de valeur que deux cents ans de production américaine.

Une autre situation étonnante se produisit : dans l'institutionnalisation du multiculturalisme noir américain, la culture devint volontairement « étrangéifiée » ; elle était rendue « autre » à tout prix, quels que fussent ses liens, inextricables, avec la culture américaine. Finalement, l'étude de la littérature avait une fonction plutôt limitée. Dans une université homogène au passé raciste, le rôle de la littérature se voulut purement didactique. On devait lire afin d'apprendre la tolérance sociale. Ce qui était auparavant le rôle des parents ou des religions organisées, échut donc à l'université. L'administration prétendit que les étudiants de Géorgie avaient moins de chance de devenir des Blancs oppresseurs et racistes s'ils se mettaient à lire et étudier Maya Angelou plutôt que Wole Soyinka. Ce qui commença comme une tentative de lutte contre une réalité et une représentation racistes endémiques a abouti à une définition étriquée d'un mondialisme vu à travers les lunettes de l'ethnicité américaine la plus étroite. L'intention pouvait être sincère, bien que naïve. Dans sa mise en forme institutionnelle, elle était devenue exclusive, provinciale, et tout simplement bornée.

L'État de Géorgie comprend 26 % de Noirs ; or, on en compte seulement 6 % dans la plus grande université de l'État. Plutôt que de traiter les problèmes posés par le climat institutionnel – un environnement rural où des étudiants, comme des citoyens, agitent fièrement le drapeau confédéral –, la réponse consistait à inscrire des cours sur la situation des minorités dans les livres, et à obliger les étudiants non minoritaires à les promouvoir. La logique à l'œuvre ici est significative : la tolérance doit être imposée à une population non minoritaire ; mais plus encore et peut-être de façon autrement troublante, des minorités peuvent être « achetées » si elles se voient données ce qu'elles sont supposées vouloir : des cours sur leur victimisation historique ou sur la réaffirmation de leur identité en tant que grand « Autre » à l'intérieur du continuum américain.

Un de mes exemples favoris est celui de mon propre département où un cours intitulé « Swahili business » reçut la description suivante : « les étudiants apprendront comment commander la nourriture dans les restaurants, comment se comporter dans les commerces et dans les hôtels » ! Quelles portes de quelles prestigieuses écoles de commerce ne s'ouvriraient-elles pas devant les Noirs méritants qui auront passé leur temps de scolarité dans de telles classes ? Pourquoi, dès

lors, ne pas avouer simplement et formellement que l'on refuse de prendre au sérieux la population noire, en lui déniait toute réelle capacité d'étude et de travail universitaire ?

Plus tard, j'ai soulevé la question du multiculturalisme en tant que « monopole de la souffrance institutionnalisée » devant le Conseil de l'Université. Ensemble, avec quelques collègues, nous avons signé une pétition auprès de ce Conseil afin d'élargir le programme « multiculturel » : il s'agissait d'inclure des sources littéraires qui permettraient de comprendre, et donc d'enseigner, les littératures afro-américaines, en prenant en compte le contexte des modèles de littérature africaine qui inspirent réellement ces voix noires américaines. Il y eut une confrontation spectaculaire dans le Conseil. Dans notre camp, les asiatisants, les européanistes, les africanistes, suggéraient que les cours en littérature afro-américaine seraient mieux compris s'ils étaient contextualisés à partir de l'Afrique elle-même, en montrant comment des formes littéraires dérivait de leurs propres sources. L'autre camp avait invité toute la population enseignante noire à débattre (c'est-à-dire une dizaine de professeurs à peine), ainsi que tout le personnel noir (c'est-à-dire une centaine d'ouvriers sur le campus), pour finalement nous accuser d'euro-péo-centrisme. Ils n'entrèrent pas vraiment au Conseil mais firent de l'agitation par courriers électroniques collectifs. Ils écriront qu'un « département de racistes eurocentristes » essayait de supprimer leur héritage des programmes. Ce n'était bien évidemment pas le cas. Nous essayions plutôt de l'enseigner d'une manière plus responsable. Mais le discours peut-être le plus significatif fut celui d'universitaires blancs d'âge moyen. Leur argument était que les cours de multiculturalisme « domestique » étaient synonymes de « bataille pour les droits civiques des années 1960 ». Ils évoquèrent leur solidarité avec le révérend Martin Luther King. Il y avait également des professeurs titulaires, eux aussi d'âge moyen, les yeux mouillés de larmes et vêtus à la mode alter-mondialiste, avec des vestes informes, des chaussures italiennes, des chemises en soie brute et des jeans délavés, s'exclamant que tous leurs efforts de professeurs avaient consisté à participer aux marches de Martin Luther King.

Replaçons cette rhétorique dans son contexte. Ces professeurs nordistes blancs étaient probablement trop jeunes à l'époque pour avoir été impliqués réellement dans des actions pour les droits civiques au Sud. Leur militantisme s'était borné à éviter leur enrôlement dans la guerre du Viêt-Nam, alors que d'autres véritables témoins blancs étaient venus militer ici contre la ségrégation raciale, et avaient été lynchés pour cela. Néanmoins, ces universitaires pensaient qu'ils avaient le droit d'invoquer cette « véritable lutte » et de se placer *de facto*, par contagion, dans le camp des vertueux. Leur méthode les avait pourvus du monopole de la souffrance de l'Autre, et ils la réclamaient comme la leur. Leur rhétorique n'avait pour seul but que la consolidation de l'hégémonie de leur discipline. À l'image des misérables Sudistes qui passent leurs week-ends dans la répétition de la Guerre civile, ces universitaires jouaient aussi le drame de leurs propres batailles civiles. Tous cherchaient une compensation à leur situation liminale par rapport aux luttes réelles, en se plaçant près des lieux de l'authenticité. L'enthousiaste de

l'héritage sudiste a au moins le mérite de s'exprimer dès l'aube, en compagnie d'un fils ; tandis que l'universitaire participe à une lutte politique de bas étage dans son département, avec pour seul but d'obtenir plus d'allocations, d'espace de bureau et de congé sabbatique.

Marketing et multiculturalisme

Au cours de la dernière décennie, les universités américaines ont donc exploité le thème du multiculturalisme pour le transformer en une structure bureaucratique prétendument consacrée aux droits des minorités ethniques. Lors d'une manifestation du mouvement destinée à réformer les mœurs sur les campus américains, au début des années 1980, le multiculturalisme a souhaité s'ouvrir aux exilés en position subalterne, ainsi qu'à d'autres « groupes génériques » du même ordre. Les « mâles blancs moribonds » (*Dead White Males*) devaient être idéalement supplantés par ces « Autres » insérés dans les programmes et dans les textes canoniques lus en cours, et lesdits mâles seraient à terme remplacés par des femmes ou par des sujets appartenant aux minorités.

Les vertus inhérentes du multiculturalisme ont résidé dans ces incitations à la nouveauté et à la relève. D'un point de vue théorique, le multiculturalisme signifiait, en réalité, « intégration politique ». Il se donnait comme le champion d'une cause défendant les groupes pourvus de motifs historiques de revanche contre la population blanche et mâle des États-Unis. Au niveau empirique, le multiculturalisme était plutôt simpliste (Talbot 2001) : il n'impliquait aucunement l'apprentissage des canons d'une autre culture ou d'une autre langue. De fait, le multiculturalisme nourrissait l'isolationnisme américain. À l'âge internautique, alors que la globalisation par la langue anglaise a contribué à diminuer le besoin d'apprendre d'autres langues, « l'Autre » pouvait dès lors être consommé à bon marché. La célébration de la diversité par le multiculturalisme américain ne compromet en rien les tendances américaines au provincialisme, au triomphalisme ou à l'indifférence envers le reste du monde. La fameuse « éducation globale » qu'offre le multiculturalisme peut aisément consister en rien de plus que des bribes d'une Arundhati Roy, d'une Toni Morrison ou d'une Maxine Hong Kingston (*Ibid.* : 2001). Le monde entier se comprenait en lisant des *digest* écrits par les femmes de couleur-types, écrivant en anglais. Plus encore, peut-être, le multiculturalisme, tel qu'il fut pratiqué dans les institutions culturelles américaines de haut niveau, apparaissait comme une nourriture pour satisfaire le désir d'engagement des intellectuels, et leur prétention à faire de la critique académique un acte politique. La culture du texte pouvait, apparemment, remplacer l'activisme (Ahmad 1992 : 1).

La chimère qu'a représentée le multiculturalisme institutionnalisé a eu un large impact sur la façon dont le monde fut repensé dans les institutions américaines de haut niveau. Le cynisme hiérarchique sous-tend très souvent les initiatives universitaires, et leur expression est bien plus liée à un consumérisme marchand élémentaire qu'à de véritables réformes pédagogiques. Aux États-Unis, des départements

d'enseignement de littérature nationale, tout comme ceux d'anglais ou de français, devraient être normalement en compétition pour la place enviable de « médiateurs universitaires » dans l'expression de la théorie et de la diversité. Mais comme ils tendent à privilégier avant tout leur insularité et sont tout sauf reconnus pour l'hétérogénéité de leurs facultés et de leurs étudiants, ils échouent le plus souvent à refléter des impératifs nationaux en faveur de la diversité. Ils peuvent néanmoins se satisfaire en inscrivant dans leurs programmes, des cours portant sur les théories de la marginalité, sur les sociétés subalternes ou sur l'altérité.

De tels efforts sont diversement récompensés. Prenons l'exemple des départements d'allemand qui, bien que réussissant rarement à appliquer les principes de la diversité culturelle dans le recrutement d'étudiants noirs, hispaniques ou asiatiques, peuvent prétendre malgré tout à la « diversité théorétique », ne serait-ce qu'en introduisant des cours sur le postcolonialisme ! Malheureusement, il est difficile d'enseigner la littérature allemande coloniale lorsque si peu de sources historiques sont disponibles sur les aventures coloniales allemandes ! De tels cours pourraient éventuellement éclairer une fiction culturelle germanique au sujet des cow-boys américains ou des Indiens, sur un fond d'Ouest ensauvagé, faisant office de toile de fond pour un postcolonialisme décadent (Zantop 1997). Lorsqu'on ne trouve pas de colonialisme, on ne trouve pas non plus de postcolonialisme, et l'on se satisfait alors de cogitations et d'élucubrations sur le pouvoir. Certains universitaires ont même été jusqu'à présenter l'Holocauste comme un événement postcolonial. De telles divagations semblent résulter du besoin écrasant des institutions américaines d'apprendre et de transmettre les « gestes efficaces ». Si l'on ne peut pas appartenir à une minorité, on doit absolument trouver le moyen de s'identifier à une situation minoritaire. De ce point de vue, les universités s'inscrivent dans une sorte de marketing culturel.

Dans ce contexte, le marketing peut être défini de deux façons : premièrement, il existe pour, et à travers, des administrateurs et des doyens, qui caressent l'idée que la perspective multiculturelle est l'approche la plus logique et la plus avancée pour comprendre le Tiers-Monde et les identités ethniques en compétition. Il s'agit de susciter des besoins institutionnels pour tout à la fois définir et restructurer de nouvelles réalités économiques et sociales à l'aide de solutions tranchantes. Deuxièmement, le contexte multiculturel permet aux universitaires d'émerger individuellement en tant qu'éléments-phares du panthéon théorético-critique : ils vont jusqu'à se mettre eux-mêmes sur le marché comme vedettes de la théorie, et l'université les promeut sur ce marché.

La romance de l'exil

De telles mésaventures programmées ont été rendues possibles en raison d'un mouvement de bascule du domaine esthétique au domaine politique au cours des deux dernières décennies. Cette translation paradigmatique s'est exprimée par une radicalisation de la théorie. On pouvait rejeter la littérature comme étant une forme démodée du capital culturel américain appartenant à la bourgeoisie. Quoi

qu'il en soit, le rejet du canon des « mâles blancs moribonds » en faveur des études culturelles avait moins pour but d'installer un modèle hiérarchique inédit et moins conservateur, qu'une prétention idéologique à l'auto-évaluation par une identification aux victimes de la répression, sur une base globalisante. Le besoin de rendre l'expérience humaine exotique ou esthétique peut, certes, être estimable, sauf lorsqu'il devient l'objet d'une stratégie commerciale. Et les biens commercialisables en question étaient le monde du Tiers-Monde. Dans nombre d'universités américaines, il était présenté et catalogué sous la rubrique des « littératures postcoloniales », et l'on traite avec elles à l'ombre du multiculturalisme. Le postcolonialisme est prétendu recéler les politiques d'opposition et de luttes. Il partagerait avec le multiculturalisme un penchant à chambouler la chronologie et à l'universaliser. Les études postcoloniales ont aussi peu à voir avec la réalité du Tiers-Monde que le multiculturalisme n'a à voir avec la diversité.

La critique postcoloniale, ainsi que le multiculturalisme et la plupart des théories poststructuralistes, reposent sur l'idée que l'héritage de systèmes critiques est un handicap pour tout lecteur. Notre condition actuelle, bien qu'apparemment désinvolte, nous impose une limite existentielle, et seule la *théorie* pourrait nous libérer de ces contraintes systémiques (Fluck 1996 : 216). Tout questionnement sérieux sur la façon dont l'apparition du texte en tant que constituant un réseau hégémonique ou subversif de gestes destinés à promouvoir la profession et la théorie littéraire est bizarrement absent. La théorie a produit des individus entièrement coupés de toute action sociale effective et seulement préoccupés de leur sécurité en tant qu'universitaires, clamant leur solidarité avec les marginaux. Cette aliénation vis-à-vis d'une réelle absence de pouvoir (la fameuse culpabilité académique marxiste par rapport au travailleur) peut alors être compensée par une prise de position arrogante et théâtrale sur la misère. L'engagement rhétorique n'est qu'une mascarade au service d'un changement social illusoire. Cependant, même cette stratégie échoue parfois. L'homme ou la femme pseudo-critique peut en arriver à se mettre en scène dans une marginalisation imaginaire, aboutissant à une identification large avec une classe d'universitaires privilégiée par rapport à l'Autre marginal. Le type de l'opprimé dans l'histoire devient le nouveau modèle pour la critique, et se voit conférer une autorité politique dans cette quête de la différence culturelle. Le multiculturalisme est la pratique programmée de l'autominoration, tandis que la critique postcoloniale fournit la théorie support de cet avatar. Elle est rejointe, dans cette aventure, par un nouveau courant, ou plutôt une vieille rengaine expérimentant sa renaissance dans les cercles de la critique universitaire, à savoir : la nomadologie.

La théorie du nomade la plus répandue (tout au moins dans les cercles critiques en question) est celle que l'on peut glaner dans les travaux de Gilles Deleuze, et particulièrement dans son essai : « La Pensée nomade », in *Nietzsche aujourd'hui*, ainsi que dans le chapitre écrit en collaboration avec Félix Guattari et intitulé « Traité de nomadologie » de *Mille Plateaux*. Deleuze et Guattari présentent les nomades comme des gens existant hors de l'histoire et dont la territorialisation se trouve quelque part dans les espaces lisses, au-delà du

contrôle de la machine rationnelle et administrative (Deleuze & Guattari 1980 : 447-450). La pensée nomade, qui s'appuie sur une déterritorialisation constante, instaure la scène de ce qu'un critique a décrit comme : « la persistance d'une déconstruction impérative » (cf. Miller 1998 : 5-6). Dans le champ des études littéraires, les discussions critiques sur le nomade sont perçues comme le fil du rasoir de la critique.

Le nomade est devenu un lieu commun de la pensée. On peut essayer de retracer la façon dont les propensions de la critique universitaire à théoriser sur les notions d'identité ont contribué à cette résurgence d'intérêt pour le nomade en tant que trope de la pensée. La théorie postmoderne s'intéresse beaucoup à l'hybridité et à l'ambivalence. Elle découvre ces formes subtiles de subversion qui n'entrent dans aucune catégorie, ou qui vont même jusqu'à distordre tout cadre catégoriel. La théorie postcoloniale cherche à lier des groupes dispersés ou des diasporas à travers des ruptures de l'espace-temps, des nations et des langues. Depuis la parution de l'ouvrage de Benedict Anderson, *Imagined Communities* (1983), le nationalisme (vu auparavant comme une idéologie de la singularité), est étudié à présent dans la multiplicité de ses racines et sa dépendance aux Autres dans la construction de son identité. L'image du nomade convient parfaitement à ce que beaucoup de critiques considèrent comme représentatif d'un changement de paradigme : le genre, la race et l'ethnicité ne sont tout simplement plus des catégories satisfaisantes de la description sociale. Les études culturelles, avec leur besoin d'hybridité et leur souci de déterrer les racines variées de l'hétérogénéité identitaire, fournissent encore une nouvelle réponse à cette banqueroute des modèles traditionnels. Dans la recherche d'une alternative allant au-delà de l'identité, un modèle postidentitaire, le trope critique du nomade, c'est-à-dire une identité libérée de toute contrainte identitaire, devient le fin du fin de la critique. Le nomade de la nomadologie concentre tout à la fois les points de vue poststructuralistes et les legs des politiques identitaires. Le nomade apparaît comme une construction théorique destinée à exprimer les notions de liberté intellectuelle, de mouvement et le besoin d'échapper aux valeurs idéologiques bourgeoises (Figueira 2003).

La guerre des « ismes » rejoint une obsession universitaire américaine majeure de la réification de soi et de la fausse conscience. Elle reflète aussi l'échec des institutions américaines à traiter de l'Autre. Les politiques identitaires sous-jacentes sont transparentes. La théorie critique euro-américaine du nomade s'engage dans des vols exotiques au sein des espaces lisses, pourvue d'une nouvelle conscience et d'une liberté exemplaires, échappant à toute idéologie. Nous sommes projetés là dans l'exotisme le plus parfait, grâce auquel une identité s'établit non plus à partir de l'Autre, mais à partir de l'hypertrophie du sujet américano-européen. Quoi qu'il en soit, ce sont les propriétés conférées à ce sujet métaphorique, qui sont intéressantes. La critique peut s'enivrer du goût de la romance de l'exil et peut jouer à être diasporique, nomadique ou affranchie, sans avoir à se salir les mains. La critique universitaire et littéraire peut proclamer qu'elle parle au nom de la marginalité, prétendre comprendre et englober les

marges, alors qu'elle occupe le centre. Les notions théoriques sur la marge, la périphérie et l'espace de l'exil permettent à la critique de construire un espace métaphorique, dans lequel elle élabore ses propres dichotomies au sein du territoire réellement occupé par elle. Dans cet espace rhétorique, les critiques peuvent donner voix à des idéologies de subversion et de rébellion suffisamment modérées, afin de préserver le fragile équilibre de leurs rengaines a-critiques, tant qu'elles sont chantées à partir des espaces lisses. Le besoin de se distancier du capitalisme global est, en vérité, très fort. Quand les critiques s'approprient l'espace métaphorique du nomade, de l'exilé et du marginal, ils espèrent s'exonérer de tous les bénéfices reçus du même capitalisme.

Une véritable analyse de la littérature multiculturelle, nomadologique ou postcoloniale, ne peut éviter de mettre en lumière à quel point la rigueur et le développement d'une critique réelle sont compromis par l'ampleur des stratégies de la représentation de soi et des postures idéologiques. Certains analystes ont mis en question la complicité critique déguisée sous un voile de théorie européenne anthropocentriste, en montrant qu'elle n'était qu'une production de l'intelligentsia conquérante (Appiah 1992 : 348). D'autres théoriciens ont accusé les critiques postcoloniaux d'exagération et ont mis en question leur oubli des voix des autochtones (Mishra & Hodge 1991 ; McClintock 1992 ; Ahmad 1992). En général, les critiques littéraires ont été aussi réprimandés à cause de leur manque d'engagement dans les discussions clés autour de la question du néocolonialisme (Parry 1987 ; Dirlik 1997 ; Sunder Rajan 1997 ; Larson 2000). On les a accusés de s'abriter derrière les barrières de l'abstraction postmoderne. Il est important d'insister sur le fait que ces critiques (multiculturelles, postcoloniales et nomadologiques) prétendent toutes accaparer le champ du savoir. Elles peuvent se dispenser des travaux de générations de linguistes, d'historiens et d'anthropologues qui ont fourni de véritables efforts (Clark 1996 : 23) pour amener les cultures des sociétés des arts dits premiers dans le continuum euro-américain, en les taxant d'idéologie décadente. D'une façon quasi messianique, les critiques se positionnent eux-mêmes pour parler de l'Autre : c'est un problème de présentation de soi. Comme dans le cas des initiatives multiculturelles, les sujets auto-minorés (c'est-à-dire pas nécessairement des minorités), assument le rôle de médiateurs pour les cultures minoritaires. Sans égard pour leur réel statut socio-économique et leurs privilèges, ils parlent en tant que minorités et représentants des minorités victimisées. Ils fonctionnent en tant que « victimes par proximité » (Bahri 1995 : 73) et ce rôle tient lieu de texte dans le discours.

Le concept de marge vis-à-vis du centre, construit à partir de la critique logocentrique de Derrida, permet à la critique de toujours théoriser à partir d'une position marginale imprenable, en invoquant l'ambiguïté, la binarité et la scission, comme constitutives de la centralité et de ceux qui l'habitent. Or, le théoricien n'est pas obligé de se tenir sur un sol particulier ou d'occuper une position quelconque, mais il peut « glisser sans fin » le long de ses marges fluctuantes. Dans les travaux de Homi Bhabha, il est fait appel à Michel Foucault pour expliquer le déséquilibre de l'État moderne et les concepts bhabhaiens sur la marginalité.

Edward Said et Bhabha acceptent les perspectives aléatoires de Foucault sur le fait que les groupes les plus individualisés dans la société moderne sont les marginaux, qui doivent être intégrés comme tels dans la réalité politique. Ils tentent de valider l'interprétation tirée des marges, selon laquelle les intellectuels urbanisés du Tiers-Monde sont les nouvelles voies de l'autorité. Des critiques comme Said, Bhabha et Spivak peuvent alors être mis à une place théorique à partir de laquelle ils peuvent interpréter les phénomènes culturels sans avoir à supporter l'inconvénient de traiter des particularismes. Le théoricien peut dès lors affirmer ce qu'il ou elle veut, les seules contraintes ou preuves d'efficacité résidant désormais dans le fait que l'espace culturel est bel et bien occupé, et que l'écriture valide et promeut l'ambiguïté et les contradictions de la position du critique.

Ainsi, la critique littéraire marque-t-elle de son sceau les cultures de la multitude pour les « commercialiser », avec des distinctions géopolitiques se télescopant dans l'invisible. Les critiques divisent l'histoire en segments aménageables et isolés, tout en argumentant contre la fausse homogénéisation des projets orientalistes. Des analyses décontextualisées et fragmentées sont acceptées avec un profond cynisme en ce qui concerne l'Autre, dès lors perçu comme l'objet fossilisé d'une expérimentation clinique. Embrasser l'Autre sans discrimination met tout le monde à égalité sur le plan de la compétition. Ce qui importe, en définitive, c'est que l'Autre soit toujours perçu comme correct (Michel 1995 : 87), sans égard pour les différences et l'histoire, afin d'accomplir le désir de la critique d'atteindre l'altérité à travers une lumineuse pureté (Chow 1995 : 45). Cette forme de critique manifeste en fait un primitivisme, qui privilégie la culture non occidentale et qui glorifie avec arrogance des résurrections toujours, ou hypothétiquement, révolutionnaires. La recherche personnelle du critique, ainsi mise en œuvre dans et par la narration, fonctionne comme un masque pour le manque de pertinence et de sens. Les enjeux sont considérables : il s'agit de s'autovalider à l'intérieur d'une communauté de théoriciens creusant sa niche dans un territoire soigneusement délimité. La critique se situe au niveau de ce besoin d'autoproclamation. Connaître l'Autre n'a jamais été son but. La réalité du Tiers-Monde est ainsi mise entre parenthèses, avant même que la démonstration en soit faite. L'intérêt premier de la critique est de structurer thématiquement le Tiers-Monde pour son seul milieu, pour un environnement qui consomme directement les structures qu'il subsume. Nous voici à nouveau en face de dimensions incommensurables – un besoin profondément ancré d'expérimenter le politique, issu des grandes manifestations des années 1960, et rencontrant les perspectives médiatiques et messianiques des années 1980, afin de mieux faire absorber le capital intellectuel marchand. Point n'est besoin d'ironiser ici pour montrer à quel point ces deux dimensions sont fondues ensemble. Si la croyance que la critique universitaire en tant qu'intervention valable est un reliquat des années 1960, mais qui a largement prouvé son échec, alors, les fonctions du projet critique dans sa totalité ne sont rien d'autre qu'un vain exercice, une investigation de l'impuissance sociopolitique.

Où réside donc l'impuissance ? Elle réside dans le réseau de relations collégiales et dans la fabrication et l'usage du jargon. La dextérité dans la manipula-

tion du langage devient un véritable exercice de pyrotechnie pour reléguer les points critiques dans un champ linguistique raréfié et aseptisé. La théorie, comprise comme « capital symbolique », combinée avec la capacité à devenir « médiateur social » devient, plus encore, une forme de pouvoir professionnalisé. Les chimères du multiculturalisme, du postcolonialisme et de la nomadologie ont permis aux critiques de se tailler la part du lion au niveau « global ». Le monde réel et la diversité de ses productions littéraires sont éclipsés au profit de la fabrique et de la reproduction du pouvoir dans l'université.

University of Georgia
Comparative literature department, Athens (USA)
figueira@uga.edu

MOTS CLÉS/KEYWORDS : Guerre civile/*Civil War* – multiculturalisme/*multiculturalism* – postcolonialisme/*postcolonialism* – minorités ethniques/*ethnic minorities* – Tiers-Monde/*Third World*.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Ahmad, Aijaz

1992 *In Theory. Classes, Nations, Literatures*. London, Verso.

Anderson, Benedict

1983 *Imagined Communities. Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*. London, Verso.

Appiah, Kwame Anthony

1992 *In My Father's House. Africa in the Philosophy of Culture*. New York-Oxford, Oxford University Press.

Bahri, Deepika

1995 « Once More with Feeling : What is Postcolonialism », *Ariel* 26 (1) : 51-82.

Chow, Rey

1995 « The Fascist Longings in Our Midst », *Ariel* 26 (1) : 23-50.

Clark, John

1996 « On Two Books by Edward W. Said », *Bicitra Seni* 2 : 20-47.

Deleuze, Gilles & Félix Guattari

1980 *Mille Plateaux*. Paris, Minuit.
[Trad. anglaise : *A Thousand Plateaux*, Minneapolis, University of Minnesota Press, 1987.]

Dirlik, Arif

1997 *The Postcolonial Aura*. Boulder, Westview Press.

Figueira, Dorothy

2000 « The Profits of Postcolonialism », *Comparative Literature* 52 (3) : 246-254.

2003 « Cante Jondo : Representations of the Gypsy in German Literature », *The Comparatist* 23 : 79-83.

Fluck, Winfried

1996 « Literature, Liberalism, and the Current Cultural Radicalis », in Rüdiger Ahrens & Laurenz Volkmann, eds, *Why Literature Matters. Theories and Functions of Literature*. Heidelberg, Winter : 211-234.

Larson, Neil

2000 « DetermiNation, Postcolonialism, Poststructuralism, and the Problem of Ideology », in Fawzia Afzal-Khan & Kalpana Seshadri-Crooks, eds, *The Pre-Occupation of Postcolonial Studies*. Durham-London, Duke University Press : 140-156.

McClintock, Anne

1992 « The Angel of Progress : Pitfalls of the Term "Postcolonial" », *Social Text* 31-32 : 84-98.

Michel, Martina

1995 « Positioning the Subject : Locating Postcolonialism », *Ariel* 26 (1) : 83-101.

Mishra, Vijay & Bob Hodge

1991 « What is Post(-)colonialism ? », *Textual Practice* 5 : 399-414.

Parry, Benita

1987 « Problems in Current Theories of Colonial Discourse », *Oxford Literary Review* 9 (1-2) : 27-58.

Sunder Rajan, Rajeswari

1997 « The Third World Academic in Other Places or the Postcolonial Intellectual Revisited », *Critical Inquiry* 23 : 596-616.

Talbot, Margaret

2001 « Other Woes », *The New York Times Magazine*, November 18.
[www.nytimes.com/2001/11/18mag/18W/18WLN.html.]

Zantop, Susanne

1997 *Colonial Fantasies*. Durham-London, Duke University Press.

RÉSUMÉ/ABSTRACT

Dorothy Figueira, *Rejouer la guerre aux États-Unis. La Guerre civile et l'enjeu du multiculturalisme*. — Cet article examine l'institutionnalisation du multiculturalisme (et ses avatars, la critique du postcolonialisme et la nomadologie) dans le contexte universitaire américain. Nous examinons l'histoire des théories et des pédagogies de l'altérité qui ont abouti à une situation actuelle de l'auto-célébration identitaire de l'Autre où chacun devient la victime d'une répression orchestrée dans l'imaginaire. Prenant l'exemple des expériences dans une université dans le Sud des États-Unis, l'auteur montre comment une université peut afficher son engagement vis-à-vis d'un Autre symbolique, nivelé et fragmenté en même temps qu'elle dévalorise sa responsabilité envers la diversité et la discrimination positive. L'auteur analyse comment les notions théoriques sur la marge permettent à la critique de faciliter la construction d'un espace universitaire qui ne compromet pas le système bureaucratique universitaire et la soutenance du *statu quo* raciste.

Dorothy Figueira, *Reenacting War in the United States. The Civil War and the Civil Rights War of Multiculturalism*. — This article examines the institutionalization of multiculturalism (and its avatars – postcolonial criticism and nomadology) in the context of the American university system. We examine the history of the theories and pedagogies of alterity that have brought about the present-day academic identitarian autocelebration of the Other, a situation in which everyone becomes the victim of some repression, whether it be imagined or not. Using examples from experiences in a university in the American South, the author shows how a university can showcase its commitment to a symbolic Other in a leveled out and fragmented form while at the same time undermine its responsibility to promote diversity and affirmative action. The author analyzes how theoretical notions of the margin permit criticism to facilitate the construction of a space in the university that in no way compromises the academic bureaucracy and its maintenance of a racist status quo.